

cashback | Apple Pay | CHF 100.- POUR LE PREMIER PAIEMENT AVEC APPLE PAY. | DEMANDER ICI

Accueil > Culture > Corps-à-corps poétique à Genève

SPECTACLE

Corps-à-corps poétique à Genève

Le T 50 offre deux expériences théâtrales fortes

Patricia Briel

Publié jeudi 15 janvier 2004 à 01:07



Sentir soudain dans l'obscurité une présence importune dans son dos. Se retourner et se retrouver en face d'un acteur nu, à moins de trente centimètres. N'y voir aucune impudeur, juste l'expression d'une vulnérabilité. Et se découvrir soudain, comme par contagion, très exposé. Cette expérience, on la vit ces jours au T50, ruelle du Couchant, à Genève, salle grande comme un cellier à laquelle Michèle Pralong, ex-collaboratrice artistique d'Anne Bisang à la Comédie, insuffle une âme. La jeune femme y programme deux artistes: la chorégraphe et danseuse Noemi Lapzeson, infiniment troublante dans Un instant, solo inspiré de Stig Dagerman; et le metteur en scène zurichois Maya Boesch, qui révèle, avec trois acteurs en tenue adamique, Lui pas comme lui de l'Autrichienne Elfriede Jelinek.

Rien de commun a priori entre le Suédois Stig Dagerman, qui s'est suicidé en 1981, et l'Autrichienne Elfriede Jelinek, se dit le spectateur, assis sur sa chaise pivotante, entouré d'une dizaine de congénères, sous un plafond bas. Puis, on ne pense plus à rien. On est saisi: une chevelure d'argent dissipe l'ombre, un voile blanc papillonne jusqu'à l'étourdissement, un visage imprime sa marque altière dans la nuit. C'est une femme fantôme. C'est le roi Lear dans les landes du déshonneur. C'est Noemi Lapzeson, magnifique, entre deux mondes, masculine et féminine, passagère surtout.

Aux confins de la folie

Mais la danseuse vient de disparaître. Et une voix fait écho à la douleur de Stig Dagerman, celle de Jelinek distribuée entre les jeunes Thibaud Saâdi, Frédéric Jacot-Guillarmod et Vincent Coppey. Ils glissent le long des murs, frôlent le spectateur, serviteurs désunis et désarmés d'une parole éclatée. Et nous voici invités à pénétrer, mezza voce, dans un territoire où l'extrême lucidité voisine avec l'égarément, où énoncer sa quête revient aussi à en effacer les traces.

Hermétique? Sans doute. Mais comme dans le beau Crave de l'Anglaise Sarah Kane monté en 2001 au Galpon à Genève, Maya Boesch parvient à rendre sensible une langue irréductible, à en suggérer les doubles fonds, les vertiges sous la lettre. C'est qu'ici, tout n'est que glissement de sens, au fil d'un texte qui évoque sans jamais le nommer le destin psychiatrique de l'écrivain Robert Walser. Le mystère est alors palpable au T50. Et c'est un plaisir que d'être ainsi désorienté par cette prose chercheuse.

Un instant et Lui pas comme lui, T50 (ruelle du Couchant 11, Genève,

tél. loc. 022/735 32 31). Tous les jours à 20 h 30, sauf di à 18 h. Jusqu'au 18 janvier.



PUBLICITÉ

Autres contenus de la rubrique Culture



LIVRE **A** «Saturne» de Sarah Chiche, ou comment le deuil peut devenir un lieu de splendeur et d'écriture



DOCUMENTAIRES **A** Sur nos écrans, la vague noire des «true crimes»



MUSIQUE **A** La Gale, un rayon dans le fiel



SPECTACLES Claude Ratzé: «La Bâtie testera de nouveaux rituels avec le public»



PARLERS D'AVANT (6/7) La modernité en patois, tout simplement



SECRETS D'OISEAUX (5/5) Le déclin avien, la fin de l'humain

Le choix de la rédaction



DOCUMENTAIRES **A** Sur nos écrans, la vague noire des «true crimes»



SÉRIES «Un documentaire doit coller à la réalité tout en captivant le spectateur»

PUBLICITÉ

cashback | Apple Pay | CHF 100.- POUR LE PREMIER PAIEMENT AVEC APPLE PAY. | DEMANDER ICI

Suivez toute l'actualité du Temps sur les réseaux sociaux

FACEBOOK TWITTER INSTAGRAM LINKEDIN YOUTUBE



Vos newsletters

Inscrivez-vous et recevez les newsletters de votre choix.

Voir la liste.



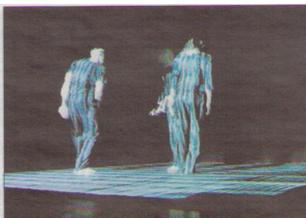
qui aime Andromaque qui aime Hector. Hector qui ne peut plus aimer personne. L'Andromaque de Racine, avec sa dramatique chaîne amoureuse et ses héros fils de héros, fascine Mariella Pissard depuis des années. Elle avait déjà travaillé sur ce thème en résidence d'écriture à L'Arsenic rions que l'argot des prisons avec des élèves de 9e du Cycle d'orientation genevois. Elle a aussi offert à ces adolescents des lectures théâtrales de la tragédie. Ces étapes ont été filmées et ont nourri la réflexion de Mariella Pissard. À l'aide de tout ce matériau, elle propose un essai sur Racine, avec quelques comédiens chevronnés ou très jeunes. C'est encore qu'une étape vers une pièce contemporaine à venir, sans doute en 2007. **É.C. Théâtre Saint-Genève, rue du Temple 5. Ve-so à 20h30, Je à 19h. Jusqu'au 15 oct. (Loc. 022/908 20 20).**

Après
Une autruche enfermée sur le journal. Un nuage de tabac dans lequel dissipent ses rêveries. Un pichet de Dole pour que naisse soudain dans le rouge partagé des amitiés qu'on n'aurait jamais soupçonnées. Jour après jour, Jean-Marie Gourio a tenu la plume dans les bistrot, saïssant au vol les amourettes d'une fin d'après-midi, les raptations de lurtifites menacés par l'apoplexie à l'heure de l'hippodrome, la joie intérieure de l'amateur anticipant les dribbles de Zidane, les soirs où le

Encore un festival de plus? Le 2.21 n'a pas froid aux yeux. Fort du constat que mêmes les meilleurs spectacles de Suisse romande ne trouvent pas assez et ne trouvent donc pas le public qu'il mérite, l'équipe du théâtre Lausannois organise son Premier Festival d'automne. Au programme, des spectacles coups de cœur vu durant la saison passée aux quatre points de la Suisse romande. Quelques propositions:

● Michel Tremblay sait comme personne traduire le quotidien du Québec populaire. Dans *Encore une fois si vous permettez*, le père du théâtre québécois glisse sa propre mère au cœur d'une intrigue tendre et chaleureuse. Par la Cie neuchâteloise Projet Icare. **Du 19 au 23 oct.**

● *J'ai gravé le nom de ma grenouille dans ton foie*: rien que le titre vaudrait le déplacement... Des comédiens et des plasticiens belges



Lui pas comme lui d'Elfride Jelinek.

réinventent la carte du tendre par écrans interposés. **Du 26 au 30 oct.**

● Elfride Jelinek provoque toujours des remous jusqu'au jury du Prix Nobel de littérature comme on vient de l'apprendre. Maya Boesch qui sera bientôt à la tête du

Théâtre du Grutti à Genève regici *Lui pas comme lui*, sur les pas de Robert Walser. **Du 2 au 5 nov. UK**

Théâtre 2.21, rue de l'Industrie 10 Lausanne. Me-je-ve-so à 19h et 21 di à 15h et 19h. Du 19 oct. au 6 nov (Loc. 021/211 65 14). www.theatre221.ch

PUBLICITÉ

Jeux d'enfants

de Véronique Reymond



Véronique Reymond exerce son regard sur la vie de couple, sur les relations d'inconscientes. Fred, Anna, Manon, Inès et Olivier se retrouvent le temps d'une soirée entre amis.

Location
Payerol-Lausanne
ou Vidy-Lausanne
Tél. 021 619 45 45
Fax 021 619 45 99
www.vidy.ch

Vidy-L



LE TEMPS
OFFRE À SES ABONNÉ(E)S
20 INVITATIONS POUR
«JEUX D'ENFANTS»
MERCREDI 26 OCTOBRE À 20H

Nom _____
Prénom _____
Adresse _____
NPA _____
Localité _____
No d'abonné(e) _____
Tél. _____

Je souhaite recevoir
 1 invitation ou 2 invitations

LE TEMPS
Théâtre Vidy-Lausanne
CP 415
1051 Le Mont-sur-Lausanne

www.letemps.ch/events

LE TEMPS

Le bruit Jelinek

Michèle Pralong et Maja Bösch

Après LUI PAS COMME LUI⁽¹⁾ et le projet WET!⁽²⁾ qui regroupe deux courts textes théoriques, la compagnie *sturmfrei*⁽³⁾ poursuit son travail sur Elfriede Jelinek, déplace son lieu de travail et prend la ville de Genève comme laboratoire, plateforme de recherche, d'expérimentation et de réflexion autour d'une autre forme de communication théâtrale. Autre, notamment parce que *sturmfrei* veut travailler sur la durée et dans l'aléatoire de l'espace public. STATIONS URBAINES, projet arrimé à SPORTSTUCK (Une pièce de sport) d'Elfriede Jelinek (pièce traduite par Michel Deutsch et Marianne Dautrey mais non publiée), est un processus de travail prévu sur deux ans et en cinq étapes : une seule représentation intégrale de ce texte-fléuve, et quatre stations comme autant de bivouacs provisoires. Il s'agit de se mettre sur des seuils pour voir et entendre la ville, pour recomposer différemment le texte en fonction d'une parole prise là où le théâtre n'est ni attendu ni même souhaité. Le spectateur, volontaire ou de circonstance, sera inévitablement embarqué, actif, conduit à refuser la proposition ou à élaborer sa propre interprétation.

Entretien entre Michèle Pralong (dramaturge) et Maya Bösch (metteuse en scène associée au Théâtre Saint-Gervais), qui poursuivent leur collaboration artistique entamée avec HUNGER ! RICHARD III⁽⁴⁾ et sur le projet WET! (JE VOUDRAIS ETRE LEGERE et SENS : INDIFFERENT. CORPS : INUTILE).

Si la réalité urbaine échappe à toute théorie générale modélisante ou prescriptive, elle est dans ses proliférations le champ d'expériences et de productions inédites qui sont à penser.

Chris Younès, dans ART ET PHILOSOPHIE, VILLE ET ARCHITECTURE.

Maya Bösch : On pourrait commencer par le bruit de Jelinek. Le bruit de Jelinek qui nous intéresse et qu'on essaie de développer en tant que concept et pratique.

Michèle Pralong : Juste après RICHARD III, et grâce à du magnifique travail de Gérard Burger sur le son, la différence entre la musique et le bruit me préoccupait beaucoup. Quelle est la définition du bruit ? Quand, comment sait-on qu'on passe de l'un à l'autre ? Et puis en lisant et relisant Jelinek, j'ai vu qu'elle se répandait de plus en plus. C'est le contraire des artistes de la modernité les plus marquants, par exemple Beckett, Giacometti, Klee, qui vont vers le minimalisme, qui épurent, pour arriver à une espèce de diamant, tranchant, transparent. Jelinek c'est le contraire, en tout cas dans le théâtre : son écriture se dilate, les points de vue se multiplient et on est, face à ça, dans une

espèce d'affolement des sens, de la compréhension. Elle ne veut pas seulement écrire, elle veut remplir. Remplir la page, faire du bruit, occuper l'espace, taper sur le tambour des mots. C'est pour ça qu'il n'y a ni début ni fin dans ses pièces : cela pourrait se propager à l'infini. Cette découverte est à mettre en regard de la motivation première de l'écriture chez Jelinek : elle écrit pour ceux qui n'ont pas de voix, ceux qui sont occupés, traversés par le discours, c'est-à-dire qu'elle écrit pour les femmes. Et parfois pour d'autres sans-voix, les Juifs. Là où elle déjoue la structure qu'on pourrait dire fasciste du langage (si on suit Umberto Eco qui dit le langage fasciste par ce qu'il force à dire), c'est qu'elle refuse de construire pour ces victimes un discours de contre-pouvoir qui combattrait le discours des puissants. Elle produit quelque chose qui simplement prend de la place, saute d'un point de vue à l'autre, démolit toute certitude, à commencer par celles de ce langage rationnel confortant la suprématie masculine. Une espèce de contre-rumeur qui s'étale et bruisse.

M. B. : Le bruit chez Jelinek est aussi le sens. Le bruit, c'est à la fois ce flux incessant de mots, l'entrelacs de différents registres contemporains, l'invention des nouveaux termes, une veine libre et libératrice et l'articulation de sa pensée : elle mène, dirige, pose ses mots comme on marque un territoire ; il y a des sauts dans le texte, les sauts de Jelinek (*jumping Jelinek*, comme dit Michel Deutsch) ! Je suis impressionnée par la ponctuation, le souffle long, l'endurance, le copier-coller, la répétition, le retour, l'éclat et l'explosion de son entreprise linguistique. Le bruit, c'est la complexité de sa composition, qu'on a aussi appelé la jelinek(tique). Je dirais que c'est une écriture qui dérange, à l'écart. C'est une auteure qui cherche à ouvrir, à éclater les systèmes rigides, fermés, qu'ils soient sociaux, politiques ou simplement de vie quotidienne. Elle fait un chantier avec toute l'histoire de l'homme et ses conséquences jusqu'au XXI^e siècle. Elle creuse, cherche, provoque, chatouille, elle « tâtonne » (*stückeln*). Sa véhémence, sa puissance – souvent j'ai parlé de *wucht* – se trouvent partout : la respiration de chaque mot bute contre la respiration du suivant, lui-même interrompu par un autre rythme, une autre langue, un autre son (*Klang*). C'est, en allemand en tout cas, une langue de consonnes.

On est au moment des votations sur le droit de l'asile ici en Suisse et c'est encore une fois inquiétant. Parce que la peur individuelle, c'est-à-dire l'angoisse pour la survie économique et psychologique, l'emporte toujours sur l'utopie d'une société juste. Dès que l'homme a peur, il se ferme et les expressions totalitaires surgissent. Jelinek va là-dedans. Elle fait la radiographie d'une pensée très complexe et contradictoire ; sa langue est instrument, un geste, un moteur pour gratter ces processus.

(1) LUI PAS COMME LUI d'Elfriede Jelinek, mise en scène de Maya Bösch au T/50, Genève, 2004. Performance le 7 octobre 2004 dans une Vitrine au 16 rue des Étuves.

(2) WET! (JE VOUDRAIS ETRE LEGERE et SENS : INDIFFERENT. CORPS : INUTILE) d'Elfriede Jelinek, conception et mise en scène de Maya Bösch.

(3) *Sturmfrei* est une association fondée à Genève en 2000. Créations : STATIONS URBAINES (UNE PIÈCE DE SPORT d'Elfriede Jelinek), création à Genève, 2006. WET! (JE VOUDRAIS ETRE LEGERE / SENS : INDIFFERENT. CORPS : INUTILE), Orangerie, création à Genève, 2006. JOCASTE de Michèle Fabien, T/50, création à Genève, 2005. LUI PAS COMME LUI d'Elfriede Jelinek, T/50, création à Genève, Centre culturel Le Pommier, 2.21 et tournée, 2004. Performance / installation, Rue des Étuves, Genève, 2004. ELEKTRATEXT de Heiner Müller, Villa Bernasconi, Genève, 2003. CRAVE (Manque) de Sarah Kane, Le Galpon, création à Genève, 2001.

(4) HUNGER ! RICHARD III de William Shakespeare, mise en scène de Maya Bösch, Comédie de Genève, 2005.

7 octobre 2004, le Prix Nobel de littérature est attribué à Elfriede Jelinek. Ce même jour, performance dans une vitrine genevoise sur son texte LUI PAS COMME LUI. Conception Maya Bösch. Photo Hélène Göbring.



M. P. : Le grand mystère et la beauté de cette écriture, c'est qu'elle ne donne aucun message, n'a aucun souci de cohérence, de rationalité, de construction, et que malgré cela, chaque œuvre a une portée critique tout à fait définissable. Le tout est plus pertinent que les parties, qui ne sont jamais que contradictions, impasses, *witz* à courte vue, etc. Elle développe par exemple un art improbable de la métaphore qui obscurcit. Mais je cherche toujours comment s'opère ce saut entre un magma mêlant la rhétorique télé, la phraséologie de la pub, la langue des fachos, les lamentations des victimes, entre ce magma et une œuvre qui fait sens. Ne donne pas de message mais fait sens.

M. B. : Jelinek écrit essentiellement pour le récepteur (lecteur ou spectateur). Impossible de lire Jelinek sans s'impliquer. Son écriture va vers, provoque, prend l'autre en compte. C'est comme un champ d'énergie qui veille et éveille, plutôt qu'une adresse linéaire. On pourrait parler d'une nouvelle forme d'écriture puisqu'elle exige de l'autre ouverture, intérêt et désir de communiquer, d'aller là-dedans, dans la crasse, pour voir. Il faut adopter le rythme de cette combattante, le rythme de sa pensée en action. Dans ce sens-là, elle vide le théâtre. Ce bruit le vide. Et ce non-message contient quelque chose qu'il fait examiner.

La question est toujours, plus que pour d'autres auteurs : comment représenter Jelinek ? Dans STATIONS URBAINES, après avoir tenté une petite cave (LUI PAS COMME LUI) et une orangerie (WET!) qui se prenaient pour des théâtres, on sort décidément du théâtre et on prend du XXL. On va frotter le bruit de Jelinek au bruit de la ville, de la société. Il s'agit de se confronter à la grandeur du décor urbain pour faire entendre la langue et l'impitoyable critique de SPORTSTUCK. Comme un match Jelinek-Genève. Projet : matérialiser la tension entre texte et vue, entre lumière et ombre, entre quotidien et exception, entre architecture et langue...

C'est certainement un fantasme de chaque metteur en scène de créer son propre espace. Depuis quelques mois, nous sommes en train de constituer les différentes équipes d'action et de réflexion autour de cette

Saison logoS
GRü 06-07
Direction Maya Bösch
et Michèle Pralong
PLAYSTATION
PENTHESLEE XY
Du 20 septembre
au 8 octobre
Kleist / Bischof
CONCOURS ÉLECTRE
Du 25 septembre
au 1^{er} octobre
Bopp
UTZGUR
Du 24 octobre
au 5 novembre
Bertholet / van Brée
LES PERSES
Du 13 au 19 novembre
Eschyle / Bosse
ÉPIPHANEA
Du 12 au 22 décembre
Gomez Mata
LES SEPT CONTRE THEBES
Du 23 janvier
au 11 février
Eschyle / Liebens
XANAX
Du 5 au 18 mars
Grosset / Le Club des Arts
ÉLECTRES
Du 24 avril au 13 mai
O'Neill / Bopp
LEMNOS PROJECT
Du 1^{er} au 20 mai
Müller / Meister
KERNEL
Du 4 au 17 juin
van Acker
CORIOLAN
Dates à déterminer
Shakespeare / Bosse
et performances, lectures,
installations...

Anne Marchand, Barbara Baker et Nalini Salvadoray dans WET! (JE VOUDRAIS ETRE LEGERE et SENS: INDIFFERENT. CORPS: INUTILE.) d'Elfriede Jelinek, mise en scène Maya Bösch, scénographie Thibault Van Craenenbroeck, dramaturgie Michèle Pralong, Théâtre de l'Orangerie, sturmfrei, dans le cadre de La Bâtie-Festival de Genève, septembre 2006. Photo Régis Golay, Fédéral Bureaux.





Nalini Salvadoray, actrice de WET! *Photo Régis Golay, Fédéral Bureaux.*

(5) BAMBILAND d'Elfriede Jelinek dans la traduction de Patrick Démerin. Éditions Jacqueline Chambon. Lecture improvisée en deux langues de BAMBILAND avec Claudia Bosse, metteuse en scène allemande (theatercombinat) et Maya Bösch le 10 octobre 2006 à l'Orangerie, Genève.

dramaturgie urbaine : architectes, scénographes, performeurs, compositeurs, etc. Notre première station aura lieu au début du printemps, sur les toits du Théâtre Saint-Gervais, coproducteur du projet, et sera ouverte pour un très petit nombre de spectateurs (voire un seul), pendant les deux ans du processus de travail (jusqu'en 2008). Cette station offrira une vue exceptionnelle sur la ville, en compagnie de l'intégrale de SPORTSTUCK enregistrée par plusieurs voix. Le spectateur peut zapper, composer librement l'image et le texte, la vue et l'écoute, le sentiment et le sens. C'est aussi une station de ou pour la solitude, qui rejoint certainement en cela le lieu de la parole Jelinek. Une deuxième station aura lieu en mai 2007, durant une journée, dans un commerce :

espace propice à faire résonner la critique de Jelinek sur la consommation. La troisième station s'installera dans des piscines publiques pour palper la profondeur humaine. Puis je pense au stade de la Praille pour 2008, suite à une seule et unique représentation / mise en situation de l'intégralité du texte, vraisemblablement dans un bâtiment stratégique et hautement surveillé. Plusieurs équipes ainsi qu'un grand ensemble d'acteurs seront engagés dans cette série d'interventions. STATIONS URBAINES crée ainsi des lieux décentrés, dérangés et dérangeants, à l'écart. Des lieux inédits, théâtraux toutefois puisque mis en tension avec du texte. Des lieux d'imagination.

M. P. : C'est le troisième texte de Jelinek que tu montes, plus la lecture bilingue de BAMBILAND⁽⁵⁾. Il y a tout à coup une forte insistance de ta part sur cette écriture-là. Et c'est vrai que plus on s'enfonce dans SPORTSTUCK (200 pages tapuscrites), moins on a envie d'en sortir : son analyse de la globalisation comme de la famille, sa manière de fusionner guerre et sport, sa vision cynique d'un consumérisme allant jusqu'à la vente des corps et des sentiments, tout cela tient au ventre. Elle réussit cette gageure de poser une figure de l'auteur hypertrophiée dans un texte qui s'ouvre au maximum, qui tente d'englober le monde entier. Pour moi, cette démesure tranche agréablement sur la minceur de l'autofiction ambiante. Quelle est pour toi l'importance de cette auteure, ici et maintenant ?

M. B. : Jelinek est essentielle dans le contexte du Grütli, carrefour de travail, lieu de rencontre, d'échange et de confrontation, scène pour l'expérimentation théâtrale. Cette première saison, nous avons essentiellement accueilli des créations locales. Les différentes compagnies menées par Anna van Brée, Patricia Bopp, Marc Liebens, Oskar Gomez Mata et Cindy van Acker cherchent de manière différente un théâtre pour demain. Ce désir partagé d'aller vers de nouvelles formes bute pourtant souvent sur des conventions ; une certaine pression peut nous empêcher de suivre notre instinct artistique et d'inventer. Comme espace d'essai, le Grütli peut intervenir là où les choses commencent à se créer, dans l'espace intime de la création. Avec STATIONS URBAINES, la tentative est une exploration du rapport entre dedans et dehors, entre la manigance théâtrale et cet espace de partage qu'est naturellement une ville.

Re-traduction de SPORTSTUCK : janvier à juin 2006, par Maya Bösch, Philippe Bischof et Michel Deutsch.
Coproduction : *Sturmfrei*, Théâtre Saint-Gervais, Théâtre du Grütli, avec le soutien de la Fondation Dr. René Liechti.
Production : *Sturmfrei*, Christine-Laure Hirsig.